

ANDREA H.
JAPP

*Pas de pissenlits
pour le cadavre*



Pygmalion 

Pas de pissenlits pour le cadavre

Andrea H. Japp

Pas de pissenlits pour le cadavre

Pygmalion 

Pour plus d'informations sur nos parutions,
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© Pygmalion, département de Flammarion, 2021.
ISBN : 978-2-7564-3259-5

*« Par politesse, il y a des gens qu'on reconduit
à la porte pour être sûr qu'ils s'en vont. »*

Jean-Louis-Auguste COMMERSON,
*Petite Encyclopédie bouffonne*¹
(Malheureusement, c'est plus compliqué
avec les cadavres !)

*« Si quelqu'un t'a offensé, ne cherche pas à te venger.
Assieds-toi au bord de la rivière
et bientôt tu verras passer son cadavre. »*

LAO-TSEU²
(En dépit de l'admiration que l'on éprouve
pour ce grand philosophe, c'est parfois faux !
Certains cadavres passent sans
qu'on ne les ait jamais rencontrés.)

*« Décider de ne pas être un salopard
permet de se sentir plutôt bien. »*

Certes, cher Ernest (HEMINGWAY³).
(Alors, diantre, pourquoi tant de gens
souhaitent-ils se sentir plutôt mal ?)

1. Jean-Louis-Auguste Commerson, dit Commerson (1802-1879), écrivain, journaliste et dramaturge français, surtout connu pour ses aphorismes humoristiques.

2. Vers 600-530 av. J.-C., mais les dates fluctuent en fonction des sources. Philosophe chinois dont on sait peu de chose, considéré comme le père fondateur du taoïsme.

3. 1899-1961, écrivain, journaliste, correspondant de guerre américain.

Cet été-là

Gérard Fournier, soixante-trois ans, pharmacien de son état, transpirait à grosses gouttes. Pourtant ce grand échallas, qui se tenait voûté en permanence, avait à peine de quoi maintenir sa chemise sur ses épaules tant il était creux et maigre. Veuf depuis plus de quinze ans, il ne s'était jamais remarié. Le connaissant un peu, aucune femme normalement constituée n'en aurait été surprise, en dépit de sa belle pharmacie du 7^e arrondissement. Les yeux de Gérard Fournier, d'une couleur assez indéfinissable, plutôt maronnasse, semblaient incapables de rencontrer un autre regard humain, sauf lorsqu'il jouait les hommes fiables pour mieux gruger son vis-à-vis, une constante.

Gérard Fournier avait eu un fils unique, Arnaud, avec lequel il s'était fâché après le décès de sa femme. Cette absence ne lui pesait pas, au contraire. Ainsi s'évitait-il « L'Art d'être grand-père¹ », une corvée. Corvée

1. Recueil de poèmes de Victor Hugo.

dispendieuse de surcroît, entre les baptêmes, les cadeaux d'anniversaire, les sorties, les vacances. Et puis, de son point de vue, son fils était un échec à pattes.

Un soir, une dizaine d'années auparavant, alors qu'il comptait et recomptait le chiffre d'affaires de la journée – son activité préférée –, Gérard avait eu une idée géniale, de son propre aveu et en toute humilité. Aussitôt pensé, aussitôt réalisé. Il avait commencé à fourguer à ses meilleures clientes des poudres de perlimpinpin. Dès la fermeture de l'officine à 19 heures, il fabriquait des gélules d'amidon de maïs renfermant un miraculeux principe actif de sa découverte, de nature à protéger d'à peu près toutes les infections et à minimiser considérablement les impacts de l'âge. Cependant, si l'effet placebo est indéniable, il a peu d'incidence sur les rides. Aussi, nombre de ces dames étaient-elles venues protester, parfois de très mauvaise humeur, alors que l'officine était bondée. Mauvais pour le commerce, ça ! Les prétendues cures de jouvence ayant fait leur temps, Gérard Fournier était passé à l'échelon supérieur. Après tout, il était bien placé pour se fournir en molécules très efficaces. Aussi avait-il rajeuni une vieille recette : une cure amaigrissante, prescrite par deux médecins tout aussi véreux que lui. Elle lui valait une large clientèle, surtout féminine, venant de toute l'Île-de-France grâce au bouche-à-oreille. Fabuleuse cure puisqu'on devait à peine surveiller son régime et qu'on pétait le feu. Là encore, un principe actif découvert par le sieur Fournier lors d'un de ses voyages initiatiques, ou d'une de ses missions humanitaires, en Guinée, en Thaïlande, en Chine ou à Bali. Ledit principe actif n'était autre qu'un extrait thyroïdien

de porc ou de bœuf d'origine incertaine, mélangé à un diurétique et un laxatif léger, et relevé d'une pincée d'amphétamine. Bref, un grand classique, assez risqué à haute dose et selon la provenance des thyroïdes. En fait de missions humanitaires, Gérard Fournier s'était spécialisé dans la tournée des bordels de différents pays où la misère poussait à la prostitution de très jeunes filles, pour ne pas dire des fillettes.

Ses différentes « innovations » ne possédaient qu'un point commun : une grosse marge bénéficiaire. Vendre de la Maïzena saupoudrée de stupéfiants et d'un soupçon de diurétique au prix du caviar est très lucratif, on s'en doute. Gérard Fournier était donc devenu très riche, de façon fort discrète, notamment vis-à-vis de l'administration fiscale. En effet, ses « remèdes » s'échangeaient contre du liquide. Ce liquide qui affluait, remplissait des vieilles boîtes à chaussures, un tambour de lave-linge, une Cocotte-Minute, etc. Le volume des liasses avait bien vite posé un problème : comment le faire parvenir sur un compte bancaire occulte, afin qu'il produise à son tour de l'argent ? Épineux problème dont il ne se sortait pas, jusqu'à une rencontre qu'il avait d'abord jugée providentielle. Preuve d'un enthousiasme assez léger. Un grand type baraqué, aux sourcils bruns très broussailleux, avait pénétré un midi et sagement attendu que les clients ressortent. Après s'être présenté sous le nom de Xavier Smith, il n'y était pas allé par quatre chemins, au point que Gérard s'était inquiété. Comment connaissait-il le juteux petit business du pharmacien ? Flic ou pas flic ? Pas flic à l'évidence. Son « étude de marché » avait vite séduit Fournier, d'autant qu'il proposait également de faire

sortir les capitaux illicites du pays à la barbe de Tracfin¹. Coût du transfert : 20 % des sommes. Certes, le cœur de Fournier s'était serré à cette annonce. D'un autre côté, il ne savait plus où ranger l'argent et perdait presque autant chaque année en intérêts. Quant à l'administration des impôts, si elle en avait vent, la douloureuse serait très salée, sans même évoquer une inévitable radiation de l'Ordre des pharmaciens et la taule pour couronner le tout. L'apothicaire avait fait le saut sans plus d'hésitations, passant de l'artisanat criminel au stade semi-industriel. De massivement féminine, sa clientèle s'était encore élargie. De plus en plus d'hommes, souvent jeunes, fréquentaient maintenant son officine.

On est fondé à se poser une question insoluble au sujet des avarés pathologiques et des êtres menés exclusivement par le goût du lucre. Qu'en font-ils ? Pour la catégorie de pingres acharnés à laquelle appartenait Gérard Fournier, il n'est pas question de s'offrir une belle maison, une voiture puissante, une maîtresse exigeante. Encore moins des livres rares, des toiles de maîtres, des grands crus ou un tour des Merveilles du monde. Il n'est question que de rapacité, de thésaurisation. Il est question de se procurer un orgasme virtuel à chaque lecture de relevé bancaire (les licites). En plus, c'est gratuit, hormis frais de banque, et on peut les relire vingt fois sans fatigue du/de la partenaire. Bien sûr, on songe alors :

1. Acronyme de « Traitement du renseignement et action contre les circuits financiers clandestins ». Cellule dépendant du ministère de l'Économie et des Finances chargée de la lutte contre le blanchiment d'argent et le financement du terrorisme.

croit-il (elle) qu'il l'emmènera de l'autre côté? Non, c'est encore plus incompréhensible : il ou elle n'y pense même pas. Il ou elle n'a pas de vie, ni de mort. Ne reste que l'argent, unique obsession, ultime destination.

Imperméable à toute émotion envers ses congénères et encore plus blindé à l'égard des animaux ou de la planète dont il se contrefichait, Gérard Fournier était devenu végétarien par ladrerie. Les patates, c'est moins cher que la côte de bœuf. Il avait essayé la pâtée pour chat en salade. Pas mauvais du tout, surtout rehaussé d'une pincée de sel et de poivre et accompagné de quelques cornichons. Problème : comment justifier ses achats alors même qu'il ne possédait aucun animal? Une bien meilleure idée lui était alors venue : les récupérateurs qui luttèrent pour diverses raisons contre le gaspillage. Ils collectaient des aliments à un ou deux jours de leur date de péremption ou tout juste périmés, jetés par les supermarchés. Le personnel desdits supermarchés fermait en général les yeux, conscient que toute cette nourriture serait perdue, tandis qu'elle soulageait certains budgets très serrés. Les récupérateurs ramassaient pour eux ou leur famille. Certains offraient leur récolte aux démunis.

Gérard Fournier n'en avait que faire. Chacun ses soucis! Forcément, si on partage ceux des autres, on alourdit les siens. Mathématique. Aussi, vêtu d'un jean fatigué, d'un pull troué, une casquette de base-ball enfoncée bas sur le front, avait-il pris l'habitude de faire la tournée de supérettes un peu distantes de sa pharmacie. Il trouvait les vrais fauchés qui s'agitaient autour des bennes après la

fermeture assez minables, mais ses dépenses alimentaires avaient baissé de moitié. Une ronde opération.

Revenons à ce début de soirée estivale. Alors qu'il s'apprêtait à fermer son officine, deux hommes de forte carrure et à la mine peu engageante, vêtus de longs imperméables, pénétrèrent. Gérard Fournier reconnut aussitôt l'un d'eux : Sourcils Broussailleux, M. Smith. Il ne l'avait revu que trois fois depuis leur première rencontre : lorsque celui-ci venait chercher un gros sac de sport bourré de coupures de 100 et de 200 €. M. Smith ordonna d'un ton plat :

— Vas-y, ferme. On sera plus tranquille pour causer.

L'autre, châtain clair, cheveux mi-longs, des Ray-Ban de soleil sur le nez, attrapa un sachet de pastilles pour la gorge sur un présentoir. Il suçota une des confiseries et déclara d'une voix douce :

— Ah, ces bonbons au miel... Ma mamie m'en offrait toujours lorsque j'avais une angine ou un rhume. Toute mon enfance.

Gérard Fournier, soixante-trois ans, transpirait donc à grosses gouttes.

Sourcils Broussailleux hocha la tête, l'air attristé.

— Moi, j'ai pas connu ma mamie, ni mon papy. Je le regrette beaucoup.

Puis, se tournant vers Fournier, il embraya d'un ton qui avait de quoi figer le plus téméraire des pharmaciens. Pas du tout le profil de Gérard, grand pétochard en plus du reste.

— On nous a rapporté quelques erreurs de composition. De fidèles clients ont manifesté leur

mécontentement. Il s'agit de nos habitués en ligne. Toutefois, ça nous ennuie aussi beaucoup pour tes acheteurs... qui sont aussi nos clients. Nul n'est infaillible, bien sûr.

Ray-Ban de soleil approuva et ajouta d'un ton pénétré :
— Mais nous sommes tous perfectibles.

Paniqué jusqu'aux doigts de pieds qu'il sentait friser de trouille, Gérard haleta :

— Écoutez, je suis vraiment désolé... je m'en suis expliqué avec Monsieur et... une erreur de pesée, à l'évidence... une grande fatigue, j'ai eu une rhinite allergique...

Sourcils Broussailleux, dit M. Smith, l'interrompit et rectifia d'une voix lente qui évoquait le cimetière à plein nez :

— Monsieur n'a pas été complètement convaincu.

— Ne... ne... enfin, vous ne pensez tout de même pas que je... que j'aurais coupé pour... augmenter mes gains... je vous...

— Loin de nous une telle hypothèse. Mais, vois-tu, à l'analyse chimique, on a trouvé de l'amidon de maïs dans les gélules et comprimés. Beaucoup. Trop. Moi, j'utilise volontiers la Maïzena pour lier les sauces.

Ray-Ban de soleil renchérit en déposant une autre pastille au miel sur sa langue :

— Un choix judicieux. Je la trouve même plus légère que la farine de blé. Et c'est dépourvu de gluten.

Sourcils Broussailleux opina du chef.

— C'est bien vrai. Sauf que c'est pas pour épaissir une soupe que nos clients paient 15 à 20 \$ la gélule. Et puis,

on tient à notre réputation de marchands honnêtes. Rien de plus efficace pour fidéliser.

Gérard Fournier sentit la sueur lui dévaler dans le dos. Pantelant, il s'adossa au comptoir tant il redoutait de se trouver mal.

Ray-Ban de soleil souligna :

— Dans le commerce, y a que la correction qui compte.

Sourcils Broussailleux ajouta :

— Les bonnes habitudes, y a que ça de vrai. Les vieilles méthodes aussi. Inusable.

À cette allusion, Ray-Ban de soleil tira une cisaille à tôle de la poche de son long imperméable et précisa :

— Ça dépend des jours. Des fois, on fait plutôt les dents, mais bon, il vaut mieux allonger le sujet. D'autres fois, c'est les doigts. On commence par l'auriculaire gauche, pour moins gêner. Enfin, sauf chez les gauchers. On vérifie toujours avant, bien sûr. On est consciencieux dans le travail. Vous êtes droitier ou pas ?

Claquant des dents, Gérard parvint à articuler :

— Oui... oui. Mais... mais... Je vous jure qu'il n'y aura plus... d'anicroches. J'y veillerai... en personne...

Il réfléchit à toute vitesse. La proposition qu'il s'appêtait à faire lui brisait le cœur. D'un autre côté, si les deux hommes de main le zigouillaient, il ne pourrait plus passer ses soirées à apprendre ses relevés bancaires par cœur afin de se les réciter alors qu'il s'endormait.

— Preuve de ma bonne foi : je vous restitue mes deux derniers bénéfices.

— C'est bien, commenta Sourcils Broussailleux. Il ne faudra pas oublier ces engagements, n'est-ce pas ? Mon

ami et moi, on n'aime pas trop se déplacer... pour rien. C'est compliqué de se garer dans le quartier. Eh bien, une bonne soirée à toi.

Charmant, bien élevé par sa vieille mamie, Ray-Ban de soleil s'enquit :

— Vous m'offrez les pastilles au miel ? Le sachet est ouvert, maintenant... Oh, c'est gentil de votre part.

*Le fameux calme avant la tempête
est une indigne supercherie !*

On ne le remarque jamais. En revanche,
on se prend la tempête en pleine figure
au moment le plus inattendu.

Cet automne-là

Chloé Thierry, bientôt trente et un ans, chevelure brune frisée, yeux bleus, menue, était célibataire. Si elle regrettait cet état sans en souffrir, force était d'admettre que son caractère, on va dire « affirmé », n'incitait pas le prétendant à s'incruster au-delà de quelques nuits. Pourtant Chloé, sous des dehors parfois rugueux, appartenait à la catégorie « fleur bleue, norme ISO¹ ». La moindre jolie histoire d'amour la faisait sangloter en cachette. À ses patients surpris par ses paupières gonflées le lendemain, elle expliquait avoir souffert d'une allergie due à un produit cosmétique. Heureusement, ses lunettes loupe binoculaires qui lui donnaient des faux airs d'escargot

1. Organisation internationale de normalisation.

dissimulaient un peu l'étendue des dégâts. En effet, Chloé Thierry exerçait une profession ô combien utile, mais que nombre d'entre nous évitent de côtoyer, sauf à titre amical et surtout vertical. Elle était chirurgienne-dentiste.

Elle vivait dans un immense appartement de la rue de Tocqueville avec son grand-père, Victor, quatre-vingt-deux ans, ancien prof de fac en chimie organique, encore très fringant. En réalité, il avait été son père. Le biologiste avait décampé à la vitesse de l'éclair lorsque sa mère lui avait annoncé l'heureux événement : il allait bientôt devenir papa. Que nenni !

Victor s'était découvert une passion pour l'informatique et passait des heures devant son écran, quand il ne leur mijotait pas de bons petits plats. Sa nouvelle lubie se nommait : la cuisine fusion. Le vieux monsieur faisait partie de cette catégorie d'êtres bienveillants, curieux de nature, amoureux des meilleurs moments de la vie et très faciles à vivre. Ne nous méprenons pas sur ce dernier point : mieux valait ne pas lui souffler dans les bronches. Sa réaction pouvait être vive, en dépit de son âge. Néanmoins, il était arrivé à cette étape de l'existence où l'on a vu tant de choses, perdu tant d'êtres aimés – dont sa femme puis sa fille, la mère de Chloé –, où l'on a tant souffert pour se rafistoler ensuite du mieux possible, que les petits agacements quotidiens glissent sur soi. Ne lui restait qu'une chose très précieuse : son unique petite-fille. Victor était conscient que seule la présence de Chloé lui conservait le goût de vivre. Leur cohabitation était donc harmonieuse, chacun ayant le respect de l'espace de l'autre.

La journée – un mercredi – avait jusque-là été cauchemardesque. Chloé avait eu envie de biffer une bonne

demi-douzaine de patients. Un petit garçon de dix ans lui avait démoli le moral, pleurant en silence alors qu'elle ajustait ses appareils dentaires. Elle lui avait expliqué qu'il aurait ensuite de belles dents bien alignées et, qu'en plus, ses problèmes de mastication et d'élocution s'arrangeraient. Très sage, il avait hoché la tête, puis de grosses larmes avaient dégringolé de ses paupières alors qu'il murmurait : « Mais ça fait mal. Et y en a qui se moquent de moi à l'école. »

Chloé avait résisté avec vaillance à la crise de sanglots qu'elle sentait monter. Prétextant le thermodésinfecteur à vérifier, elle avait filé vers l'arrière du cabinet. Après une seconde d'hésitation, elle avait avalé un autre quart de Lexomil, le troisième depuis le matin.

Son dernier patient s'avérait fort différent du bouleversant gamin. Pourtant, il allait achever de lui pourrir la journée. La grosse loche malodorante, de sexe masculin, échouée sur son fauteuil, bouche ouverte sur son haleine pestilentielle, lâcha entre deux vrombissements de roulette :

— Quelque part, j'm'interroge. Enfin, ça fait des années que j'viens et j'ai toujours des problèmes. C'est p't-êt' vous qu'êtes pas à la hauteur, non ?

Une onde glaciale dévala dans le cerveau de Chloé et elle fournit un effort colossal pour ne pas lui enfoncer la pompe à salive dans la narine. Au lieu de cela, aidée par le Lexomil, elle déclara d'un ton presque distant :

— Non. Il existe une invention chinoise du xv^e siècle qui se nomme : brosse à dents. Elle fut vite importée en Europe, quoique considérée comme un ustensile de luxe. Quelle chance qu'elle soit maintenant à la portée

de n'importe quelle bourse, hein ? Si donc vous condescendiez à l'utiliser parfois, vos visites s'espaceraient.

Il haussa les épaules et marmonna un truc qui ressemblait beaucoup, énormément, à « Pauv' gourde ».

On peut posséder un caractère marqué et quand même s'étonner d'une flambée de pulsion meurtrière. Ce fut le cas de Chloé lorsqu'elle songea, de façon assez détachée, qu'un malencontreux coup de fraise diamantée dans la joue d'un odieux cancrelat devait faire très mal.

Cette féroce pensée l'inquiéta. Elle posa son instrument sur le plateau et se retourna pour avaler deux quarts de Lexomil (soit une moitié). Elle avait d'ores et déjà dépassé la dose maximum prescrite par son médecin traitant, tant pis !

Outre une hygiène dentaire (et générale) déplorable et en plus d'être un malotru de compétition, le gars allongé manquait singulièrement de sens de la psychologie. Ou alors, il voulait marquer un point et l'humilier. Mauvaise idée. Il s'obstina :

— Hein ? Vous en pensez quoi, qu'je devrais peut-être changer de dentiste ? En trouver un qui soye compétent, comme qui dirait.

Elle ôta ses gants et lâcha :

— Quelle judicieuse décision de votre part ! Le soin s'arrête là.

Il la fixa, stupéfait, et bafouilla :

— Beuh... Euh... et le trou... la carie... il est pas rebouché...

— En effet. Aussi, voici un conseil pro : trouvez vite un autre dentiste, ultracompétent, parce que ça va très vite s'infecter et que ça fait un mal de chien. À votre avis,

pourquoi les pires tortionnaires aiment-ils tant les dents de leur victime ? Hein ? poursuivit-elle, vipérine.

— Je vais vous dénoncer, salope, connasse ! éructa-t-il en se redressant.

— À qui, et surtout avec quelles preuves ? Vous n'avez toujours pas réglé les trois derniers soins. Je suis sympa : je vous en fais cadeau. Tintin, les preuves !

Il s'avança vers elle, menaçant, les poings serrés. Chloé attrapa son instrument. La fraise diamantée tournoya à toute vitesse.

— Continue sur ta lancée, mon poussin, et je te pulvérise le pif !

Sans doute comprit-il à son regard qui avait viré au bleu marine sous l'effet de la rage qu'elle n'était plus complètement en possession de sa maîtrise.

Il se dégonfla.

— Non, attendez, c'était pour se marrer, là. D'accord, c'était pt'êt pas trop rigolo. Allez, soyez sympa, rebouchez-moi le trou.

La fraise s'emballa. Chloé feula :

— Non, dégage ! Et je vais mettre en garde mes confrères au sujet du gros malotru, doublé d'un mauvais payeur, qu'ils risquent de récupérer. Même ceux que je n'aime pas ! Tu mettras six mois, un an, avant d'avoir rendez-vous.

Elle avança d'un pas et leva son instrument d'un geste menaçant.

Livide, il fila vers la sortie, le bavoir toujours autour du cou.

Chloé boucla la porte du cabinet derrière lui. L'adrénaline reflua d'un coup. Elle tremblait telle une feuille.

Elle inspira et expira dans l'espoir de se calmer. Une odeur détestable flottait. Beurk, que ce type puait ! Elle vaporisa du désodorisant pour se défaire des remugles tenaces.

Elle avala un autre quart de Lexomil, tout en songeant qu'elle n'était déjà plus dans un état normal. Du tout. Soudain, elle éclata de rire. Pliée d'hilarité, se cramponnant au dossier du fauteuil, elle dut en convenir : elle fonçait vers la crise de nerfs XXL.

Haletante, entre deux pouffements, elle se précipita dans la réserve et se servit un scotch tassé. Elle tremblotait tant que le bord du verre heurta ses dents. Une série de détails incongrus, pour ne pas dire préoccupants, s'additionnèrent. 1) Elle n'aimait pas le whisky. Aussi, pourquoi en boire ? 2) Pis, pourquoi en avoir planqué deux bouteilles dans son cabinet ? 3) Elle avalait maintenant les quarts de barrettes de Lexomil comme d'autres suçotent des Tic Tac. N'y avait-il pas là matière à interrogation, voire à alarme ? Depuis quelque temps, des cauchemars la réveillaient en nage. Elle se faisait happer l'index par un dentier mal réglé qui resserrait son emprise dès qu'elle se débattait. Elle perdait ses dents en pluie, sans en comprendre la raison. Un tueur psychopathe la saucissonnait sur son siège et approchait de sa bouche une énorme pince adaptée aux sections des tuyaux de plomberie. Fallait-il s'interroger longuement avant de conclure que son occupation professionnelle commençait à lui taper sur le ciboulot ? Chloé se faisait maintenant réveiller par téléphone – une sonnerie choisie pour ses décibels, un giga-tanker en détresse dans le brouillard. Ça secoue. En effet, elle avait développé une fâcheuse habitude : ne

plus entendre le réveil... sauf lorsqu'elle n'exerçait pas. Or le dimanche, un cui-cui de moineau (rare à Paris) la tirait du sommeil, un sourire aux lèvres. Quelque part, certaines conclusions ne s'imposaient-elles pas quant à sa relation à son travail ? Hein, juste à vue de nez, histoire de lancer la discussion ?

Elle se servit une autre généreuse rasade de whisky et se laissa tomber comme un sac sur son fauteuil de bureau. Sur l'écran de son ordinateur portable s'étalait la radio panoramique des dents pourries du cafard. Un renvoi pénible fit remonter l'alcool dans la gorge de la dentiste. Elle enfonça la touche Échap.

Tant de choses se mirent soudain en place dans l'esprit de Chloé Thierry, sans qu'elle le souhaite vraiment. Un aspect, en particulier, émergea, clignotant avec la virulence d'une alerte atomique : elle ne supportait pas la dentisterie. Au demeurant, son grand-père avait tenté de la dissuader lorsqu'elle avait opté pour cette carrière. Chloé ne tolérait pas de faire mal. Les « ouïînkk » « aaahhhh », « nôôôn », « on peut arrêter là ? », les gens qui essayaient leurs mains moites sur leur jupe ou leur pantalon, dont les pieds tressautaient, la rendaient malade. Pire encore : les enfants sages et résignés. Certains ont un courage que pourraient leur envier nombre d'adultes. Mais ce qu'on lit dans leurs yeux vous transforme les jambes en tagliatelles. Chloé avait alors l'impression d'être aspirée du dedans, au point qu'elle avait commencé à tâter des ansiolytiques et du whisky pour continuer d'exercer. Sans l'avouer à Victor, bien sûr. Encore belle carcasse d'homme, l'œil pétillant de vitalité, il aurait rugi :

— Bon, on arrête les stupidités ! Tu vends ce foutu cabinet. Tu avais le niveau pour faire médecine.

— Je ne supporte pas les enfants malades. Forcément, quand tu es médecin... tu reçois des malades, dont des patients miniatures.

— Je compatis. Mais alors, pourquoi n'es-tu pas devenue vétérinaire ? C'était ta vraie passion.

À quoi elle aurait répondu, larmoyante :

— Je n'aurais pas pu euthanasier les animaux, sauf souffrances et maladie terminale ou chien ultra-agressif. On aurait fini avec une vraie ménagerie dans l'appartement.

Chloé était une ancienne timide, modèle pathologique. La jeune fille, puis la jeune femme se sentait incapable de rentrer dans un magasin et d'articuler, avec un peu de clarté, ce qu'elle cherchait. En fac, elle se passait le plus souvent de déjeuner parce qu'elle ne parvenait pas à demander à Madame la boulangère : « Un croissant au fromage » ou « Une quiche lorraine, s'il vous plaît. »

Quant au restau U, les vociférations de ses pairs la terrorisaient.

Au fond, les distributeurs, c'est bien. Même si les denrées proposées manquent souvent d'imagination, ça permet de ne pas parler. En effet, la machine n'attend aucun commentaire de votre part, juste des sous.

Et puis, un jour, le J-jour, la très fameuse goutte d'eau avait fait déborder le non moins célèbre vase déjà rempli à ras bord. Un beau mardi d'octobre. Alors qu'elle progressait sur un étroit trottoir parisien, un énorme Range Rover noir s'était garé sur le trottoir, au mépris d'une interdiction de stationnement bien visible et du code de la route. Un homme d'une

quarantaine d'années en était descendu. Gros beau, mais beau spécimen aux cheveux mi-longs poivre et sel. Un espace d'à peine dix centimètres persistait entre le mur de l'immeuble et le gros 4×4 de luxe, moins en comptant le rétroviseur. La gorge sèche, le cœur battant la chamade, Chloé avait quand même réussi à flûter :

— Euh... vous bloquez le passage, monsieur.

Il l'avait dévisagée, l'air gouguenard, et avait rétorqué, sarcastique :

— Ouais ? Et, je t'emmerde, cocotte. Fais le tour par la rue. Moi, j'ai un Range Rover. Toi, tu prends le métro.

Il avait tourné les talons, s'engouffrant dans le Monoprix situé juste en face. Estomaquée, Chloé était restée godiche, plantée là. Et puis, le miracle de l'adrénaline (à sécréter avec modération, c'est traître !) avait déferlé. Elle avait ressenti la même fureur que le taureau devant lequel on agite une guenille rouge. Au début, le taureau, bonne pâte, songe que si le mec avec ses bas et son chapeau ridicule se calmait, les choses s'arrangeraient de façon civile. Le type en question ne veut rien savoir, et le taureau charge. Chloé n'avait pas de cornes. Dommage. En revanche, elle possédait un trousseau de clefs. C'est bien, les clefs. Ça ouvre les portes et, en plus, ça raye. Or, une peinture de Range Rover, ça doit coûter bonbon. Après vérification de l'absence de témoin potentiel, un grand sourire aux lèvres, elle avait zébré avec application le flanc du véhicule flambant neuf. Ah, ce crissement, quel bonheur, quelle exaltation ! Ces balafres argentées sur la belle carrosserie noire, quel réconfort ! Ensuite, elle avait déguerpi à toute vitesse.

Tant d'images, d'humiliations avaient défilé dans son esprit au cours de sa fuite de quelques minutes. Elle s'était arrêtée, stupéfaite. Son vandalisme ne lui procurait aucun remords. Au contraire, pour la première fois de sa vie, elle était fière d'elle parce qu'elle s'était défendue. Certes, de façon sournoise. Toutefois, le goujat était beaucoup plus grand et costaud qu'elle. On fait avec les moyens du bord, n'est-ce-pas ?

Elle en avait assez de s'excuser, de baisser la tête, de trouver des circonstances atténuantes à tou(te)s les gros(ses) malotru(e)s qui profitaient de son tempérament pour la dépasser dans une queue, la bousculer sur un trottoir, la piétiner (au figuré). Ce jour-là, elle avait écrasé son disque dur dysfonctionnel grâce à un Range Rover. De très belles bagnoles. Utiles, bien sûr : ça roule, c'est robuste, fiable, etc. Pas seulement. C'est aussi capable de défroisser les ego malmenés. Chez son propriétaire, heureux d'en posséder une, à cela près que ce n'est pas nécessairement lui qui fait preuve de talent, mais sa voiture. Mais également pour une étudiante assez fauchée. La preuve : combien de séances de psychothérapie venait-elle d'économiser grâce au 4x4 qu'elle avait pris pour cible de sa colère ? Chloé aurait juré que le constructeur n'avait pas évalué cet aspect. Un tort, selon elle. La marque aurait pu en tirer une pub percutante. Peut-être pas complètement légale, néanmoins. Délicat, la mise en scène d'une mignonne jeune femme, respectueuse de la propriété privée, en train de vandaliser une carrosserie parce que les connards ne peuvent pas toujours gagner, quelle que soit leur voiture.

L'apprentissage de l'agressivité réactive¹ peut être soudain. En réalité, il s'agit alors plus d'une révélation que d'une acquisition sur le tas, l'indémoudable : trop, c'est vraiment trop !

Elle devait ensuite vérifier une des grandes lois régissant les rapports humains. À son avantage. On peut, en effet, classer les humains en deux sous-catégories. Les gens bien et les autres. Les premiers : facile ! On discute des points de divergence. Comme on est entre gens de bonne foi, on parvient à un accord. Plié. Les autres tenteront toujours de vous rouler dans la farine ou de vous manger la soupe sur la tête. Sauf si on montre les crocs avant ou, du moins, que l'on fait comprendre qu'on a des crocs en pleine santé. Quoi de plus normal pour une dentiste ?

Ce mercredi soir-là, après sa victoire éclatante contre le cancrelat, une folle envie de partager son exaltation la saisit. Envie renforcée par la surdose d'anxiolytiques et l'arrivée dans son estomac d'un volume déraisonnable de whisky, soulignons-le. Elle sélectionna le numéro de sa meilleure amie, Louise Longin. Les deux femmes se connaissaient depuis la maternelle. Elles avaient partagé tous leurs secrets, leurs premiers émois, leurs chagrins, leurs inévitables plans « Je perds deux kilos dans la demi-heure » et leurs Choco BN. Ça crée des liens durables. Louise, trente et un ans, le regard d'un clair noisette, assez grande, était aussi brune que Chloé. Ses longs cheveux épais et raides contribuaient à son indiscutable charme aux yeux masculins. Elle venait de divorcer de

1. Qui s'exprime en réponse à une attaque.

Raphaël, médecin légiste. Pourtant, Louise n'avait aimé qu'un homme : son ex-mari. Lorsque, forte d'une implacable logique, Chloé avait rétorqué :

— Comment peux-tu le savoir ? Tu n'en as essayé aucun autre.

Louise s'était défendue :

— J'ai eu d'autres flirts avant lui, quand même. En plus, je ne vais pas coucher avec la terre entière pour vérifier que Raphaël est le bon, enfin du moins pour moi !

Revenant à la question de fond, Chloé s'était enquis :

— En ce cas, pourquoi divorces-tu ?

— Parce que... parce que... ben, en vrai... je m'ennuie avec lui. Je l'aime, le sexe est très chouette, mais... il est... enfin, je le trouve... barbant. Très. Je sais que ça paraît un peu incohérent.

— Non, non, pas du tout, mais alors pas une seconde ! avait ironisé son amie.

À part cela, elle partageait le jugement de Louise. Raphaël avait tout pour plaire, hormis un détail crucial aux yeux de la plupart des femmes. Il ne possédait pas une once d'humour. Même en cherchant bien. Il était si dépourvu de second degré qu'il peinait à comprendre la moindre blague. Quant aux traits d'esprit, il les envisageait niveau pâquerettes, voire en dessous. Certes, son métier de légiste ne l'engageait pas à narrer sa journée de travail sur un mode enjoué, une fois de retour à la maison. Aussi les soirées du couple Longin-Heurtault étaient-elles longues. Louise aurait pu regarder un film ou une série sur son écran pendant que Raphaël rédigeait ses rapports d'autopsie sur un autre ordinateur. Elle n'y tenait pas, y voyant la preuve éclatante qu'ils n'avaient pas trois

phrases à échanger, hormis vagues commentaires au sujet du dîner.

Si le couple avait eu des enfants, nul doute que l'ennui croissant des jours aurait moins rongé Louise. Toutefois, elle ne travaillait pas, ne s'étant jamais découvert de passion pour quelque activité que ce soit. Elle aimait les fleurs et la lecture. Aussi, sa vie tournait-elle majoritairement autour de Raphaël. Très majoritairement. Il s'agit du genre de situations qui met en valeur les défauts de l'autre, défauts qui, peu à peu, deviennent insupportables. Si Louise avait été plus objective, elle aurait admis qu'elle ne dépendait que de son mari pour sa distraction quotidienne. Lourd pour le même homme. Chloé lui semblait beaucoup plus rigolote puisqu'elles ne se voyaient qu'une à deux fois par semaine. De plus, la dentiste amassait une collection décoiffante d'anecdotes professionnelles. Autant des histoires de prémolaires ou de dentier peuvent prêter à la plaisanterie (sauf pour le propriétaire de la bouche), autant les blagues au sujet de défunts relèvent vite du mauvais goût.

Quoi qu'il en fût, Raphaël avait très mal vécu la séparation. Il avait fourni des efforts désespérés pour arriver à comprendre Louise, prêt à remédier aux défauts qu'elle aurait pu lui trouver. Il adorait sa femme et cette séparation l'assommait. Néanmoins, comment avouer à un homme profondément bienveillant, très intelligent, beau mec de surcroît : « Tu es d'un ennui, mais d'un ennui ! On dirait que c'est génétique, chez vous. Tes parents sont gentils tout plein mais sinistres. Je n'en peux plus des déjeuners familiaux. En plus, ça n'a pas l'air de vous

poser problème. Vous passez votre temps à vous sourire, sans en décrocher une. »

Bien sûr, des soupçons étaient venus à Raphaël : un autre homme. Son incompréhension devait atteindre un paroxysme lorsque le détective privé engagé l'avait détrompé. Louise n'avait pas d'amant, au passé ou au présent. Hormis son amie Chloé et son frère Hubert – qui s'efforçaient de la sortir pour lui changer les idées –, elle ne fréquentait personne sur une base régulière et encore moins horizontale. À l'habitude homme d'honneur, Raphaël avait exclu les arbitrages de marchand de tapis. Louise avait eu le choix : conserver l'appartement parisien du 15^e arrondissement ou la ferme normande, alors même qu'elle n'avait que peu participé à leur achat. Elle avait, bien sûr, opté pour le premier, bourrelée de remords, coupable à ne plus oser se regarder dans une glace. Comment pouvait-elle faire un truc pareil à un type aussi génial que Raphaël, un vrai gentleman ? Elle en était arrivée à la conclusion qu'elle possédait une grosse case de vide, en plus d'être sans cœur. Moche, ça ! Louise n'avait oublié qu'un aspect de Raphaël : sa finesse. Peut-être était-il dépourvu d'humour. Cependant, il se montrait obstiné lorsque l'enjeu devenait crucial. Ainsi, il était fermement décidé à récupérer sa femme. Le meilleur moyen consistait donc à attiser ses remords et à conserver des liens financiers avec elle.

Chloé Thierry tomba sur la boîte vocale de son amie.

« *On n'est jamais si bien servi que par soi-même.* »

Croyez-vous, Charles-Guillaume¹ ?

Mouiff... tout est relatif!

Cet automne-là, au même moment...

Louise avait fini par admettre qu'elle ne maîtrisait pas Le Minou, bientôt deux ans, un cadeau d'anniversaire de Raphaël. Le Minou : terre-neuve noir de soixante-huit kilos, soit sept de plus qu'elle (cette précision se révélera importante). De son nom officiel Galaad de la Gaunière de Saint-André, Le Minou ne faisait pas mentir sa race. Grosse brute tendre et affectueuse mais dévastatrice dans un salon, son estomac semblait sans fond. Il était prêt aux acrobaties les plus improbables pour piquer le contenu des assiettes abandonnées sur une table basse, même en sautant sur les genoux des convives. Or, c'est encombrant sur une serviette, un terre-neuve. Hormis ses manières préhistoriques, il n'aurait pas fait de mal à une

1. Charles-Guillaume Étienne, auteur dramatique, journaliste, pair de France, etc. (1778-1845).